

Happiness et micro_scope présentent

 **TORONTO** 

 **BERLIN** 

INCH'ALLAH

UN FILM DE
ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE

Canada / France - Couleur - DCP - 1,85 - 1h41 - 2011 - 132 514

SORTIE LE 3 AVRIL 2013

Distribution

Happiness Distribution
93, rue de Rennes - 75 006 Paris
Tél : 01 82 28 98 40
info@happinessdistribution.com

Presse

Guerrar and Co
François Hassan Guerrar
et Melody Benistant
Tél : 01 43 59 48 02
projo@guerrarandco.fr

SYNOPSIS

Dans un camp de réfugiés palestiniens en Cisjordanie, Chloé, jeune sage femme québécoise accompagne les femmes enceintes. Entre les checkpoints et le mur de séparation, Chloé rencontre la guerre et ceux qui la portent de chaque côté : Rand, une patiente avec qui elle va rapidement se lier d'amitié et Ava, jeune militaire, voisine de palier en Israël. A leur contact, Chloé va progressivement remettre ses repères en question.

Certains voyages font voler en éclats toutes certitudes. Pour Chloé, INCH'ALLAH est de ces voyages-là.

ENTRETIEN AVEC ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE

D'où vous vient cet intérêt pour la Palestine ?

J'ai d'abord voyagé en Palestine pour le tournage du documentaire Si j'avais un chapeau. Nous tournions dans un camp de réfugiés, avec des enfants. J'ai eu comme un appel, un réel coup de foudre, avec tout ce que ça peut avoir d'ambigu. Un mélange d'amour/haine, de fascination et de confrontation. J'ai décidé d'y retourner pour une plus longue période. J'y ai étudié la politique et l'arabe. Je m'y suis fait des amis. Mon séjour n'a pas été simple. J'ai été ébranlée à plusieurs reprises, particulièrement comme femme. Plusieurs fois je me suis demandée ce que je faisais là. Dans une société aux antipodes de ce qui me définit dans ma chair, dans mon âme : la liberté. Puis j'ai compris que c'est sans doute ce paradoxe qui m'interpellait. Le fait que ce lieu que j'aime, si riche de ses gens, de ses résistants du quotidien, soit privé de cette liberté qui est essentielle à l'être humain. Autant à l'intérieur (celle des femmes) qu'à l'extérieur (du fait de l'occupation). C'est ça quelque part qui me faisait m'y accrocher. J'y suis retournée plusieurs fois, dans plusieurs villes, et plus j'y revenais, moins je comprenais, plus je souhaitais m'y enfoncer. J'ai commencé à écrire mon scénario là-bas, suite aux rencontres que j'y ai faites. La plupart des personnages sont inspirés de personnes réelles.

Je ne sais pas si le film constitue l'aboutissement de ma rencontre avec la Palestine. Mais je sais que je suis arrivée quelque part en la racontant. Je ne me poserai plus la question de mon intérêt pour cet endroit, ma réponse est maintenant claire : pour faire ce film. Pour raconter la Palestine à ma façon.

Avez-vous le sentiment qu'on ne comprend pas ou que l'on comprend mal ce qui se passe dans cette région du monde ?

Comme tout plongeant dans un vaste sujet, sa connaissance révèle sa profondeur, et donc son exploration est sans fin. Je ne peux toujours pas

dire que je comprends la Palestine ou le conflit israélo-palestinien. J'y ai fait des rencontres, donc c'est une guerre à visage humain pour moi, ce qui la rapproche de moi et la rend plus accessible, moins opaque. Mais je suis très loin d'être devenue une experte en la matière ! J'ai plutôt un rapport émotif (de par mes liens amicaux) et sensoriel (de par mes expériences concrètes de voyage, sons, odeurs, sensations fortes) à la région. Ce qui fait que je m'en sens plus proche que la plupart des gens, sans nécessairement pouvoir débattre en profondeur sur le conflit.

Autrement, de façon très superficielle, le monde arabe est actuellement dépeint de façon monolithique. Les « Arabes », loin de nous, font peur. On ne les comprend pas et on ne veut pas réellement les comprendre. Le caractère monstrueux d'actes terroristes (qui pourtant ont lieu depuis longtemps et partout ailleurs) est exacerbé, sorti de son contexte, jamais expliqué et toujours associé aux « Arabes ». Ça terrifie et ça nous éloigne, atténuant le désir de rencontre. C'est dans cette optique que j'ai abordé la trajectoire de mes personnages. En souhaitant rapprocher de nous ce qui nous semble inconcevable. Sans justifier leurs choix, je souhaitais redonner un visage humain à un geste inhumain. C'est dérangeant, mais je pense que ça participe à un processus de paix, d'ouverture à l'autre. C'est du moins ce que j'espère.

Votre film suit INCENDIES de Denis Villeneuve. S'agit-il d'un simple concours de circonstances ou voyez-vous une explication à cet intérêt nouveau des cinéastes d'ici pour cette région du monde ?

J'avais amorcé l'écriture d'Inch'Allah bien avant d'avoir connaissance du projet de Denis Villeneuve. J'ai été tellement heureuse de constater l'intérêt du public (québécois) pour un sujet à priori loin de lui. Cela dit, je ne crois pas que ça soit particulièrement cette région du monde qui intéresse les cinéastes québécois, mais bien le Monde en général. De plus en plus, on a besoin de parler de nous en sortant de notre territoire... L'identité

québécoise se redéfinit et bien que la question nationale ne soit pas réglée, on peut exister à l'extérieur de nos frontières. C'est aussi ça, le Québec : ce regard sur l'ailleurs. Le cinéma commence tout juste à refléter cette ouverture. INCENDIES, MONSIEUR LAZHAR et REBELLE en sont des exemples fabuleux. Ça fait respirer tout le monde que de sortir un peu de soi. Ça participe activement à nous raconter et à nous définir.

Au centre du film, il y a une Québécoise de votre génération plongée dans une réalité qui lui est étrangère. Votre double, en quelque sorte. Ce regard extérieur vous autorisait à scénariser et à tourner un long métrage autour de la question palestinienne ?

Je n'aurais pas osé faire une fiction dans cette région sans passer par le regard d'un ou d'une Québécois(e). Et c'est d'ailleurs ce qui m'intéresse dans le film. À quel point un conflit qui ne nous appartient pas peut-il devenir le nôtre ? Au fur et à mesure, le personnage de Chloé devient un champ de bataille. Elle est avalée par la guerre. Elle ne peut pas rester simple témoin. C'est ce que j'avais envie d'exprimer. Dans un tel contexte, nos barrières de protection tombent. Tout ce qui nous forge est menacé. C'est ça, la guerre. Elle peut entrer en nous et nous ravager. Nous ne sommes pas immunisés contre ça. La guerre n'appartient pas qu'aux autres. Je pense qu'en suivant un alter ego, on est plus en mesure de saisir « l'humanité » derrière « l'inhumanité » de la guerre. Chloé pourrait être moi, ma sœur, ma voisine. Son cheminement pourrait être le nôtre. C'est ce qui m'intéresse. D'ailleurs, plusieurs femmes, américaines, anglaises ou même israéliennes, sont actuellement en prison en Israël à la suite d'une déroute similaire à celle de Chloé. Je n'ai rien inventé.

Avez-vous tourné le film aux endroits exacts où se passe l'histoire ?

L'histoire se passe entre un camp de réfugiés en bordure de la ville de Ramallah, en Palestine, où travaille Chloé, et Jérusalem, en Israël, où elle habite. Nous avons tourné quelques scènes à Ra-

mallah et le long du Mur de séparation, et à Tel-Aviv. Mais la majeure partie du film a été tournée à Amman, en Jordanie. Principalement dans deux camps de réfugiés palestiniens.

Comment vous accueillait-on ?

Très bien. Évidemment, on ne débarquait pas comme ça, à l'improviste. Il a fallu créer des contacts dans les camps, les bons contacts. À travers eux on a pu rencontrer la population et organiser le tournage. Les gens des camps y ont participé, notamment à la sécurité et à la figuration. Le tournage créait un grand événement et de l'excitation. On a minimisé les tournages de nuit, plus risqués. Quand les scènes le permettaient, on y intégrait la population.

Nous avons fait une grande partie du casting dans les camps de réfugiés : il fallait voir la centaine de gaillards en attente devant notre petite maison, où l'on avait improvisé un espace d'audition. Être né dans un camp, ça ne s'invente pas. Ça se marche, ça se parle, ça paraît ! Je tenais vraiment à ce que le casting des enfants en soit un de terrain. On a donc choisi tous les enfants à même les camps de réfugiés ou dans le dépotoir que l'on voit dans le film. J'étais partie du même principe pour le casting de Jessy dans Le ring, mon premier long métrage. Je crois à la vérité physique des enfants, elle raconte beaucoup plus que les mots.

Face à toutes ces personnes pour qui cette fiction est le miroir d'une réalité qu'elles connaissent bien, vous a-t-il fallu expliquer, justifier, négocier ?

De façon générale, les Palestiniens et les Israéliens qui ont lu le scénario l'ont aimé. Ils l'ont trouvé osé, original et non manichéen. C'est extrêmement rassurant de se faire dire ça à l'aube du tournage, quand on aborde une réalité si vaste, qui est loin de notre réalité. Je n'ai jamais eu la prétention de faire une thèse sur le conflit. D'ailleurs, Inch'Allah n'est pas un film sur le conflit israélo-palestinien, mais bien sur une Québécoise en Palestine. Sur une médecin qui rencontre la guerre de plein fouet. Je voulais parler de ce qui à priori ne nous

appartient pas. De ce que l'on devient lorsqu'on est confronté à une réalité qui nous dépasse : celle de la guerre. C'est ce point de vue que j'embrasse et les lecteurs moyen-orientaux l'ont bien compris. Mon regard sur les Israéliens et les Palestiniens n'est pas politique. Je raconte l'histoire d'une femme prise en étau. J'avais envie de dire qu'on n'est à l'abri de rien et que confronté au pire, même nos balises morales, que l'on croit si fortement ancrées, peuvent s'écrouler.

Comment avez-vous travaillé avec l'interprète de Chloé, Evelyne Brochu? Connaissait-elle la région ? Dans quelle mesure a-t-elle dû apprendre l'arabe, une langue que maîtrise son personnage ?

J'ai rencontré Evelyne à plusieurs reprises, en lui suggérant des lectures et des films, pas nécessairement sur le thème, mais qui m'avaient inspirée de façon précise ou large. Puis elle nous a accompagnés lors du premier voyage de repérage. Elle n'avait jamais été dans cette région du monde et n'avait pas beaucoup voyagé en aventurière. C'était donc important de briser la glace avant le tournage. Nous avons fait des auditions ensemble à Paris et à Tel-Aviv. Elle a ainsi pu donner la réplique aux interprètes de Rand et de Faysal. On s'est promenées en Israël, puis en Palestine. Elle a ainsi pu voir, ressentir le Mur, les checkpoints, l'occupation, les camps. Rencontrer les Palestiniens et les Israéliens. Vivre la différence. C'était important qu'elle éprouve tout ça physiquement, puisque la majeure partie du film ne serait pas tournée là-bas, mais en Jordanie. Je crois que ça l'a véritablement nourrie. Au retour, elle a travaillé les répliques du film avec Ruba Ghazal, une Palestinienne de Montréal. Evelyne a une très bonne oreille. Au fur et à mesure du tournage, elle peaufinait son accent et son vocabulaire arabe.

Comment avez-vous monté le reste de la distribution ? Si l'on fait exception des enfants, les acteurs sont-ils des professionnels ?

Nous avons beaucoup cherché les interprètes de Rand et de Faysal. Je souhaitais vraiment trouver une Palestinienne pour Rand, mais après un pro-

cessus assez laborieux, nous avons constaté qu'il serait très ardu de trouver une jeune comédienne palestinienne pouvant se déplacer facilement en Jordanie pour le tournage. De plus, les comédiennes palestiniennes rencontrées ne correspondaient pas à l'énergie recherchée pour ce personnage. À la fois femme et enfant, fougueuse, tragiquement vivante. J'avais vu Sabrina Ouazani dans plusieurs films dont L'ESQUIVE et DES HOMMES ET DES DIEUX, et je pensais à elle depuis longtemps. Nous nous sommes rencontrées à Paris. Elle a fait une très belle audition. De parents maghrébins, elle ne parlait pas l'arabe palestinien, alors elle a travaillé très fort en amont pour avoir un accent adéquat et elle avait une coach sur le tournage. Elle a incarné Rand avec panache.

Yousef Sweid, acteur connu au Moyen-Orient, incarne pour sa part Faysal. C'est un Palestinien qui vit en Israël. Sivan Levy incarne Ava. Israélienne de Tel-Aviv, c'est aussi une comédienne professionnelle qui poursuit en ce moment des études en français à Paris. Elle était ravie de jouer en français, une grande première pour elle. Plusieurs Israéliens sont d'ailleurs francophiles.

Quant à Safi, c'est ma perle rare, découvert lors du processus de casting sauvage dans le camp de réfugiés. Il était là, parmi la centaine d'autres petits garçons. Je l'ai remarqué tout de suite, parce qu'il dégageait à la fois quelque chose d'étrange et d'extrêmement doux. Il avait réellement l'aura du personnage : coupé du monde, sans être faible ou misérable. Il gardait une certaine fierté, malgré sa différence. Le personnage de Safi est très important pour moi. Bien que secondaire, il offre une touche poétique au film, autrement réaliste. Apolitique, il rêve de voler au-delà des frontières. Ce qu'il fait à sa manière.

Comme dans LE RING, les enfants occupent une place importante dans INCH'ALLAH.

J'aime travailler avec eux. Ils sont bruts, vrais, pas polis. C'est encore plus vrai pour les enfants des camps ! J'aime cette énergie... même si elle n'est pas la plus simple à contrôler sur un tournage ! Et

puis, sur le plan dramatique, parce qu'un enfant n'a pas fini de grandir, sa présence suffit à raconter l'espoir, les lendemains possibles, la suite.

Qu'en est-il des décors du film ? Tous ces lieux existent-ils tels qu'on les voit ou vous a-t-il fallu les reconstituer ?

André-Line Beuparant signe la conception visuelle du film. Elle a fait un travail monstre. La base du dépotoir existait déjà, avec ses enfants qui y travaillaient montés sur des ânes et ses feux qui brûlaient çà et là. Nous l'avons magnifié, grossi et rendu plus coloré. Je ne voulais pas d'un dépotoir triste et misérable. Les enfants y rigolent et travaillent en petits adultes, c'est la vie qui l'emporte. Mais surtout, il a fallu reconstruire le Mur bordant le dépotoir ! C'est 300 mètres de béton monté à l'image du Mur de séparation, sur un chantier dirigé par André-Line dans un pays où les femmes d'ordinaire ne mènent pas !

Notre Mur a ensuite été transporté par camions dans un second décor : celui du checkpoint où travaille Ava. Au beau milieu du désert jordanien, sur une vraie base de l'armée, nous avons recréé une zone frontalière de toutes pièces. Tout a l'air vrai, autant les gens que les lieux, mais tout est mis en scène... Il n'y a pratiquement aucun plan où la figuration n'est pas mise en place au quart de tour. Mais ça se fond dans le décor parce qu'on tourne vrai, à l'épaule, façon documentaire. On a l'impression que rien n'est mis en scène. Or c'est tout le contraire.

Vous montrez le Mur de séparation, les checkpoints, le quotidien des gens, mais vous accordez aussi une grande importance aux gros plans. On est souvent très près de Chloé. Cette idée s'est-elle imposée rapidement ?

C'est vrai qu'on est très près d'elle. Instinctivement j'avais envie d'y être collée. Sans nous priver du paysage, bien entendu, mais en y pénétrant avec elle, collée à son souffle, à sa peau, à sa réception. C'est à travers elle qu'on reçoit la Palestine, sa vie, ses gens, le conflit. Je ne voulais pas de carte pos-

tale ni de mise en contexte. Je voulais que Chloé soit notre pays, d'abord et avant tout. Et que ce qui est propre au territoire, son Mur, ses checkpoints, ses camps, soient offerts en ponctuation dramatique plutôt qu'en présentation.

Chloé est tour à tour résignée, mélancolique, révoltée, coupable, défaite. Elle passe par toute la gamme des émotions. Ces montagnes russes correspondent-elles à votre propre expérience ?

Je ne vois pas la trajectoire de Chloé en montagnes russes, mais plutôt en chute libre. Progressivement, elle se fait happer par le conflit. Elle devient elle-même un champ de bataille. Elle perd ses repères. Elle se noie. Cela ne m'est pas arrivé, mais j'ai compris que l'on pouvait à ce point se perdre. Et c'est ce qui m'intéresse dans la trajectoire de Chloé. Pour ma part j'ai été troublée en profondeur, à plusieurs reprises. J'en ai fait un film...

On confronte Chloé. On lui dit que ce n'est pas sa guerre. On la repousse. On pourrait vous dire la même chose. Que répondez-vous ?

Et si ça pouvait devenir un peu ma guerre ? Ça devient certainement celle de Chloé, dans toute son absurdité. Si ce n'est pas ma guerre, c'est très certainement une guerre qui fait maintenant partie de moi. Qu'on le veuille ou non. En tant que cinéaste, c'est de ma guerre à moi que j'ai l'impression de parler. De celle qui m'habite. Je n'ai pas la prétention de parler des douleurs des autres, de ceux qui côtoient la guerre ou pour ceux qui y réfléchissent au quotidien. Mais je n'ai pas non plus l'impression d'être imposteur. Je l'ai rencontrée, cette guerre. Elle aussi m'a rencontrée.

Propos recueillis par Michel Coulombe

FEMMES PALESTINIENNES, ENTRE RESISTANCE ET SOUMISSION

État des lieux

La situation des femmes palestiniennes est aujourd'hui très délicate. Dans les territoires occupés, ces dernières sont soumises à la Charia que le Hamas tente d'imposer depuis sa prise du pouvoir en 2007.

Ce dernier a mis en œuvre une limitation des libertés publiques qui pénalise surtout les femmes : code vestimentaire strict, interdiction de fumer le narguilé, de croiser les jambes en public, de conduire des motos... Les palestiniennes sont les premières victimes.

Les violences à leur égard ont, par ailleurs, sensiblement augmenté ces dernières années : violences conjugales et verbales, agressions sexuelles sont leur lot quotidien. Sans oublier les crimes d'honneur, crimes perpétrés contre les femmes ayant commis des actes considérés comme obscènes et déshonorants pour leur propre famille, phénomène malheureusement très répandu aujourd'hui en Palestine. En 2011, le Bureau Central Palestinien de Statistique (PCBS) estimait à 37% le nombre de femmes ayant été exposées à la violence de leur époux, ce chiffre atteint 58% pour la Bande de Gaza.

Les tensions politiques, le chômage et la pauvreté favorisent ce climat de tension et le niveau de violence envers les femmes. Elles sont victimes de la lassitude des hommes, dont elles deviennent les exutoires, les prisonnières d'une société archaïque entachée du conflit israélo-palestinien. Mères, épouses, résistantes contre l'occupation, infirmières ; elles endossent plusieurs rôles et sont les principales actrices de la lutte contre l'occupant, à travers laquelle elles aspirent au changement social.

En Cisjordanie, contrôlée par le Fatah, la situation politique ne connaît pas la position extrémiste du Hamas, néanmoins la condition des femmes y est très difficile et la violence omniprésente. Ces dernières sont opprimées par leur environnement social, dominé par les hommes, et oubliées dans

la loi, qui se veut très laxiste à leur égard. Les palestiniennes sont donc victimes d'une double oppression.

Vers une évolution en faveur du droit des femmes ?

En 2011, Aya, nouvelle victime d'un crime d'honneur, est retrouvée morte et ligotée au fond d'un puits. Cette affaire suscite, pour une fois, une très forte mobilisation qui conduit le président de l'Autorité palestinienne Mahmoud Abbas à signer un décret pour mettre fin à l'impunité des agresseurs et abroge deux articles en vigueur. Dans les faits, certains paragraphes de la loi ont été inchangés, permettant de poursuivre impunément la violence envers les femmes.

En 2009, pourtant, M. Abbas avait ratifié la Convention des Nations Unies sur la lutte contre les discriminations envers les femmes, et c'est le même qui déclarait en décembre 2012 : « Une loi contre les crimes d'honneur ne bénéficierait pas aux femmes palestiniennes » ! Ces événements sont révélateurs du blocage de la société palestinienne.

Sources :

Augmentation de la violence à Gaza, R. Kliger, Le Huffington Post, 2010

Death in the West Bank: the story of an 'honour' killing, H. Sherwood, The Guardian, 2011

Une femme à vélo défie le Hamas, Courrier international, 2010

Violence Survey in the Palestinian Society, Palestinian Central Bureau of Statistics 2011

ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE

Après des études à l'INIS, Anaïs Barbeau-Lavalette réalise de nombreux documentaires et courts métrages au début des années 2000 qui suivent ses différents voyages et engagements humanitaires aux quatre coins du monde.

En 2007, elle réalise LE RING, un premier long métrage de fiction sélectionné aux festivals de Pusan et de Berlin en 2008. Il remporte également plusieurs prix dont le Grand prix du jury au Festival de Taïpei, le prix de la Meilleure réalisation au Festival Miradas de Madrid, ainsi que le Prix spécial du jury et le Prix du Meilleur acteur au Festival de Vladivostok en Russie.

En 2010, elle rejoint l'équipe de micro_scope pour réaliser SE SOUVENIR DES CENDRES - REGARDS SUR INCENDIES, un documentaire portant sur les réfugiés ayant participé au tournage du film de Denis Villeneuve.

Anaïs Barbeau-Lavalette mène aussi un travail d'écriture et publie son premier roman en 2010, JE VOUDRAIS QU'ON M'EFFACE, puis, en 2011, EMBRASSER YASSER ARAFAT, un recueil de chroniques inspiré de ses séjours en Palestine.

INCH'ALLAH est son deuxième long métrage de fiction.

SABRINA OUAZANI / RAND

Sabrina Ouazani, débute sa carrière au cinéma dès l'âge de 13 ans avec L'ESQUIVE de Abdellatif Kechiche (2002) qui lui vaut une nomination pour le « Meilleur espoir féminin » aux Césars.

Elle retrouve à nouveau le réalisateur A. Kechiche en 2007 pour LA GRAINE ET LE MULET. De 2006 à 2007, elle participe aux productions J'ATTENDS QUELQU'UN, NUIT D'ARABIE et PARIS de Cédric Klapisch. En 2008, elle est de la production JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE de Claude et Nathan Miller, puis de ADIEU GARY de Nassim Amaouche, film gagnant du Grand Prix de la Semaine internationale de la critique au Festival de Cannes, la même année. Elle poursuit en 2009 avec les productions LOIN DE PARIS et TOUT CE QUI BRILLE et fait partie de la distribution de DES HOMMES ET DES DIEUX de Xavier Beauvois, Grand Prix du Jury du Festival de Cannes 2010 et César du Meilleur film en 2011.

Dernièrement, Sabrina était de la distribution de LA SOURCE DES FEMMES de Radu Mihaileanu (2010), DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPH de David Charhon. Et prochainement on la retrouvera dans DE GUERRE LASSE d'Olivier Panchot aux côtés de Jalil Lespert et Niels Arestrup.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

- 2012 **INCH'ALLAH** d'Anaïs Barbeau-Lavalette
DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPH de David Charhon
- 2011 **LA SOURCE DES FEMMES** de Radu Mihaileanu
- 2010 **TOUT CE QUI BRILLE** de Géraldine Nakache et Hervé Mimran
DES HOMMES ET DES DIEUX de Xavier Beauvois
- 2009 **JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE** de Nathan et Claude Miller
- 2008 **PARIS** de Cédric Klapisch
- 2007 **J'ATTENDS QUELQU'UN** de Jérôme Bonnell
LA GRAINE ET LE MULET d'Abdellatif Kechiche
- 2006 **FAUTEUILS D'ORCHESTRE** de Danièle Thompson
- 2004 **TROIS PETITES FILLES** de Jean-Loup Hubert
L'ESQUIVE d'Abdellatif Kechiche

EVELYNE BROCHU / CHLOÉ

Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2005, Evelyne Brochu débute sa carrière à la télévision et au théâtre. Au cinéma, elle débute aussi sa carrière dès 2005 avec le film CHEECH réalisé par Patrice Sauvé, puis en 2008 POLYTECHNIQUE de Denis Villeneuve.

Récemment, on a vu Evelyne dans FRISSONS DES COLLINES de Richard Roy, puis dans CAFÉ DE FLORE de Jean-Marc Vallée.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

- 2012 **INCH'ALLAH** d'Anaïs Barbeau-Lavalette
CAFÉ DE FLORE de Jean-Marc Vallée
- 2011 **FRISSON DES COLLINES** de Richard Roy
- 2009 **POLYTECHNIQUE** de Denis Villeneuve
GRANDE OURSE : LA CLÉ DES POSSIBLES de Patrice Sauvé
- 2006 **CHEECH** de Patrice Sauvé

LISTE ARTISTIQUE

Chloé	Evelyne BROCHU
Rand (amie et patiente de Chloé)	Sabrina OUAZANI
Ava (amie et voisine de Chloé)	Sivan LEVY
Faysal (frère aîné de Rand)	Yousef SWEID
Safi (frère cadet de Rand)	Hammoudeh ALKARMI
Soraïda (mère de Rand)	Zorah BENALI
Michaël (médecin)	Carlo BRANDT
Elaine (mère de Chloé)	Marie-Thérèse FORTIN
Imad	Ahmad MASSAD
Soldat du checkpoint	Yoav DONAT

LISTE TECHNIQUE

Scénariste / réalisatrice	Anaïs BARBEAU-LAVALETTE
Consultante au scénario	Valérie BEAUGRAND-CHAMPAGNE
Producteurs - Canada	Luc DÉRY, Kim McCRAW
Coproductrice - France	Isabelle DUBAR
Distribution des rôles - Canada	Emanuelle BEAUGRAND-CHAMPAGNE, Nathalie BOUTRIE
Distribution des rôles - France	Constance DEMONTOY
Direction de la photographie	Philippe LAVALETTE C.S.C.
Conception des costumes	Sophie LEFEBVRE
1er assistant à la réalisation	Pascal ELISSALDE
Maquillage	Kathryn CASAULT
Coiffure	Denis PARENT
Prise de son	Jean UMANSKY
Montage	Sophie LEBLOND
Conception sonore	Sylvain BELLEMARE
Musique originale	Levon MINASSIAN
Production	micro_scope (Canada) et ID Unlimited (France)